



27

1981

revue trimestrielle

CAHIERS  
METANOIA

Rédaction • Administration  
Marsanne, 26740 Montélimar  
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901  
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :  
Emile GILLABERT

Imprimé en France 09/81

Imprimerie du Crestois  
26400 Crest  
Dépôt légal n° 09/81

# CAHIERS METANOIA

## SOMMAIRE

EDITORIAL <i>TOUT OU RIEN</i>	p. 3
RENCONTRE 1981 COMMENTAIRE <i>LOGIA 36 ET 37</i>	p. 12
RECHERCHES <i>SRI NISARGADATTA</i> <i>LA FONCTION DU POETE</i> <i>LE REEL ET L'IMAGINAIRE</i> <i>DIALOGUE AVEC BAPTISTE</i>	p. 21 p. 23 p. 29 p. 33
BIBLIOGRAPHIE	p. 37
POESIES	p. 41

*Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?*

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa* : Marsanne - 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975 .....	120,00 F
— Cahiers 1976 .....	120,00 F
— Cahiers 1977 .....	120,00 F
— Cahiers 1978 .....	120,00 F
— Cahiers 1979 .....	120,00 F
.. Cahiers 1980 .....	120,00 F

*Comment faire connaître les Cahiers ?*

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, à titre de specimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

# ÉDITORIAL

## TOUT OU RIEN

*Chacun sait que, dans la fable, la mouche du coche joue un rôle aussi sot que prétentieux. Or, se croire une entité séparée qui travaille à « sauver » les autres relève du même état d'esprit ; quant à se « sauver » soi-même, la question se pose aussitôt de savoir qui sauve qui ? S'il n'y a pas d'entités séparées, il n'y a personne à sauver.*

## UN ENSEIGNEMENT CONSTANT

*Répondant à un disciple qui liait encore la libération au travail du mental, Hui-Neng précisait : « N'avoir aucun mental signifie délivrer tous les êtres. Si quelqu'un voit un être à délivrer, il a un mental et il est certainement sujet à la naissance et à la mort ». Al-Hallaç demande à Dieu comment est donc la route qui mène à Lui. Il lui est répondu : « Il n'est pas de route qu'entre deux, et ici, avec moi, il n'y a plus personne » Alors, Al-Hallaç dit : « Explique ! » La réponse empêche l'intrusion du mental : « Celui qui ne saisit pas nos allusions ne saurait être guidé par nos explications ». Le Traité de l'Unité dans sa formulation abrupte exprime la même réalité : « Autre que Lui n'est pas ». Et, à celui qui projetterait de trouver l'Absolu dans l'union mystique, il précise : « En réalité, il n'y a ni union ni séparation, comme il n'y a ni éloignement ni rapprochement. On ne peut parler d'union qu'entre deux, et non lorsqu'il s'agit d'une chose unique ». La connaissance de son Etre véritable n'est finalement*

autre que la connaissance de la Dêité suprême, autrement dit, la connaissance du Royaume « qui est le dedans et le dehors de nous ». Du reste Jésus, après nous avoir dit où il fallait chercher le Royaume, ajoute aussitôt : « Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus ». Démarche apparemment double mais unique au fond car Celui qui connaît est sans second, c'est donc, en définitive, lui qui se connaît, se reconnaît. Tout l'Évangile selon Thomas est ordonné en fonction de cette connaissance, de cette reconnaissance. Le Traité de l'Unité ne dit pas autre chose : « Lorsque la connaissance sera arrivée, tu sauras que tu as connu Allah par Allah, non par toi-même ». Cependant Jésus ne se fait pas illusion sur la capacité des hommes de découvrir leur identité véritable. « Je les ai trouvés tous ivres ; je n'ai trouvé parmi eux personne qui eût soif » (log. 28). Les conditions de temps et de lieu étaient certes défavorables mais en d'autres temps et en d'autres lieux étaient-elles vraiment différentes ? L'auteur du Tao fait cinq siècles plus tôt un constat semblable : « Mes paroles sont très faciles à comprendre, très faciles à suivre, mais le monde ne peut les comprendre ni les suivre... C'est pour cela qu'on m'ignore. Ceux qui me comprennent sont rares, c'est la mesure de ma valeur certes (70).

C'est la mesure de la valeur de l'enseignement de Jésus que l'incompréhension qu'il rencontra : il semble qu'il n'y ait eu que Thomas, Marie et Salomé à recevoir de leur Maître les clefs de la Gnose. Rien de nouveau sous le soleil quoiqu'en disent les exploiters naïfs ou perfides de la crédulité humaine.

Huit siècles après Jésus, un homme de la lignée des grands patriarches du tch'an, le célèbre maître Lin-tsi, se plaint de n'avoir à faire qu'à des moines serviles. Il cherche vainement depuis douze ans un seul homme. Déjà Hui-neng, un siècle et demi avant Lin-tsi, ne rencontre que jalousie et hostilité en voulant réinstaurer la voie directe amenée d'Inde en Chine par Bodhidharma.

L'histoire est jalonnée de loin en loin par des Maîtres qui, comme Jésus, apportent aux hommes les clefs de la gnose. Celles-ci sont occultées par le mental qui s'empare de ce qui lui est par nature étranger ; il introduit dans le domaine de l'avoir ce qui relève de l'Être et tout se dégrade progressivement jusqu'à ce qu'un phare vienne à nouveau éclairer les mortels, et, en

même temps, susciter les contradictions et les divisions entre ceux qui persévèrent dans la voie de Jacques le juste (log. 12) et ceux, rarissimes, qui découvrent leur nature véritable, trouvant en même temps la réponse à toutes les énigmes de l'univers.

## PSYCHE ET PNEUMA

Deux attitudes dont l'une divise toute chose à l'infini et dont l'autre supprime toute différence. L'une chérit des opinions, l'autre embrasse la totalité non partagée. L'une se situe dans le multiple, l'autre dans l'Un qu'il connaît en l'étant. Le multiple est l'expression d'une complexité croissante, l'Un est la simplicité même ; mais, comme dit le Tao, cette simplicité, rarissimes sont les hommes qui la découvrent. Pour qui la connaît, elle est aveuglante ; pour qui la méconnaît, elle est rêve fou. L'obstacle à la connaissance, nous disent les Maîtres, c'est le mental. L'Absolu est là lorsque s'efface le mental. Mais comment en parler ? Comment dire l'indicible ? Comment exprimer le non-né ? Les maîtres procèdent par touches successives, par allusions plutôt que par explications. Et c'est dans l'absence de pensées, autrement dit d'activité cérébrale, dans la pure attention silencieuse, que la parole peut être reçue. Ce qui implique l'anéantissement du mental : cruelle opération qui n'apparaît pas désirable du tout pour la victime ; aussi place-t-elle sur la route tous les obstacles possibles et son subterfuge le plus insidieux est sans doute de laisser croire qu'elle doit participer à l'œuvre du salut. C'est pourquoi les Maîtres dénoncent impitoyablement cet échappatoire du mental qui, pour se survivre, même après la mort, veut constamment se remettre sur orbite afin de se perpétuer dans le cycle des naissances et des morts. Jésus nous enjoint de ne pas regarder du côté du cimetière pour trouver le repos ; en rétablissant l'ordre des choses, il témoigne du souci de nous faire faire l'économie d'un circuit aliénant : celui qui trouve le « lieu de la vie » rejoint le commencement et ne connaît pas la mort (log. 11) ; il échappe ainsi à la ronde des naissances et des morts car cette ronde est l'œuvre du mental. Et s'il n'y a pas de mort, il n'y a personne à délivrer de la mort, il n'y a personne à

*sauver puisqu'il n'y a personne, puisque le « Vivant issu du Vivant ne verra ni mort ni peur » (log 111). Et lorsque Hui-neng déclare : « N'avoir aucun mental signifie délivrer tous les êtres », il exprime la même vérité éternelle, vertigineuse, certes, mais la métaphysique n'est pas indiquée pour ceux qui ont peur et s'agrippent à la branche que le courant emporte. On pourra naturellement objecter que le chercheur de vérité ne saurait rester indifférent à l'ivresse des humains. Attention ! Qui formule l'objection ? Le mental peut être troublé par ce qu'il appelle le mal dans le monde ; Jésus a dit : « Mon âme a souffert pour les fils des hommes », mais son Etre essentiel n'est pas affecté par les réactions psycho-somatiques : « Je suis la Lumière qui est sur eux tous. Je suis le Tout. Le tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi » (log 77). Sans méconnaître le monde des phénomènes, Jésus se situe et nous invite à nous situer là où le monde de maya, celui des formes et des images n'a plus cours, là où la lumière est seule effaçant tous les contrastes et tous les contraires.*

*Le psychisme de l'homme qui se complait dans la spiritualité est particulièrement inapte à cette saisie directe qui nous est proposée par les grands Maîtres*

## UN CHOIX

*Faut-il dès lors, devant la difficulté extrême que représente la vision en notre « nature propre » — vision qui est pourtant, ô paradoxe !, la chose du monde la plus simple —, imaginer un moyen-terme où le mental trouverait à s'occuper, à progresser sur le chemin, à s'affiner, à s'analyser, à explorer les cieux intermédiaires :*

Jésus a dit :

Ce ciel passera,

et celui qui est au-dessus de lui passera,

et ceux qui sont morts ne vivent pas.

et les vivants ne mourront pas.

Les jours où vous mangiez ce qui est mort,

vous en faisiez du vivant.

Quand vous serez dans la lumière,  
que ferez-vous !  
Au temps où vous étiez Un,  
vous avez fait le deux ;  
mais alors, étant deux.  
que ferez-vous ? (log. 11)

*Il semble hors de doute que Jésus nous place devant un choix qui ne souffre aucune ambiguïté : « Ce ciel passera, et celui qui est au-dessus de lui passera, et ceux qui sont morts ne vivent pas, et les vivants ne mourront pas (log. 11.2-5). L'activité du mental se prolonge au-delà de la mort physique ; elle n'est pas pour autant d'ordre pneumatique. Or tout ce qui est psychique est sujet à la naissance et à la mort. Le psychisme uni au corps a son ciel — on parle parfois pour le qualifier de « cieux intermédiaires ». Il n'empêche que le premier ciel, comme le second ne concernent pas la vraie dimension de l'homme, laquelle est pneumatique ou n'est pas. En d'autres termes, le psychisme doit s'effacer pour que la Vie soit dévoilée. Pourquoi dès lors permettre au mental de poursuivre un rêve alors que JE sais qu'il rêve ? Mais qui est ce JE ? Le Tao nous en révèle l'identité : Le Non-Etre pénètre l'impénétrable ; c'est pour cela que JE connais la suprême efficacité du Non-agir ? » Maître Eckhart tient un langage semblable lorsqu'il évoque cette percée au cœur de la Dété : « Alors JE suis plus que Dieu ? » Il ne saurait faire de doute qu'il s'agit de l'Etre essentiel, de celui qui s'exprime par la bouche de Jésus disant : « JE suis la lumière qui est sur eux tous ». C'est ce JE qui fait ressortir, en dissipant l'ignorance, le caractère illusoire de celui qui se croyait une entité séparée : « Tu ne savais pas que tu étais Lui et non pas toi », précise le Traité de l'Unité.*

*Toute connaissance qui laisse subsister le deux est en fait ignorance : « Si la connaissance ne t'enlève pas à toi-même, mieux vaut l'ignorance qu'une telle connaissance », dit encore un soufi .*

*L'exigence des logia 36 et 37 ne peut être saisie que dans la prise de conscience de ce que nous sommes réellement. Là où le deux subsiste, il y a différence. Or qui dit différence, dit comparaison, division, souci, conflit, agressivité, culpabilité, frustration, inhibition, angoisse, résistance, irritation, friction... Pour maintenir la différence le mental mobilise tout un système de*

protections et de défenses dont il devient le prisonnier. Lorsqu'il attaque, c'est, pour prévenir l'agression d'autrui. Ainsi il joue tantôt le rôle de l'opprimé et tantôt celui de l'opresseur ne connaissant d'autre alternative que le repli schizoïde ou la projection paranoïde. Celle-ci mobilise une force agressive qui va bientôt se transformer en culpabilité ; mais, comme la culpabilité est un état intenable, on recourt pour en sortir à l'agressivité, d'où le cercle vicieux dans lequel le mental se trouve enfermé.

## LES FAUSSES IDENTIFICATIONS

Jésus nous invite à mettre fin aux fausses identifications : je suis un tel, tu es un tel, Jésus est un tel (Quand te manifesteras-tu à nous, demandent les disciples à Jésus ?). Pour cela, un seul moyen : se dévêtir, enlever tout ce qui maintient l'illusion du deux, laisser choir tout ce qui n'est pas de Lui. Il n'y a même pas de choix à faire puisque « Autre que Lui n'est pas » ? Il n'empêche que le mental est là et que, aussi longtemps que son jeu n'est pas repéré, il poursuit son rêve ; mais maintenant JE sait qu'il rêve. JE sait que c'est en vertu d'une fausse identification que le mental introduit la discrimination sujet — objet et tout ce qui est lié à cette discrimination : complexité inextricable, chute dans le cycle de la naissance et de la mort... Jésus qualifie ainsi ceux qui restent sous l'emprise du mental : « Ceux qui sont morts ne vivent pas (log. 11.4) ; En revanche ceux qui s'en libèrent, il les appelle les vivants et il assure qu'ils ne mourront pas même quand les cieux disparaîtront. Les morts sont restés dans le dualisme. Chez les vivants, le mental a disparu dévoilant l'Unité originelle : deux états que Jésus s'emploie à caractériser avec une diversité d'images surprenantes ; les évoquer ce serait passer en revue tout l'Évangile ; contentons-nous de noter au passage qu'il n'y a pas d'état intermédiaire, de réalisation partielle, de connaissance relative. C'est le tout ou rien : « Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière, mais quand il est partagé, il sera rempli de ténèbres » (log. 61). L'être lumineux illumine le monde entier. S'il n'illumine pas, il est ténèbre (log. 24). Pas de demi-teinte entre la lumière et les ténèbres : « Suis-je donc un partageur ? », s'écrie Jésus avec indignation

(log. 72). Pas de demi-mesure entre ce qu'il faut faire ou ne pas faire, choisir ou abandonner : le cep planté en dehors du Père (log. 40), la pierre d'angle (log. 66), le gros poisson (log. 8), la perle (log. 76), le gros mouton (log. 107)... Pas de compromis avec le monde (log. 27, 37, 56, 80, 110, 111). Et si le doute nous habitait encore, il nous faut sans plus attendre lire en son entier le logion 47.

Le mental nous a introduit dans les catégories dualistes en établissant le concept de l'être en tant qu'entité séparée et par là la séparation entre sujet et objet. Les logia 36 et 37, que nous approfondissons dans le présent cahier, nous invitent à retrouver notre nature originelle, antérieure à la séparation. Cette nature est intrinsèquement pure : « Ils sont venus au monde vides » (log. 28). Nous rejoignons ici la révélation de Hui-neng à des moines occupés à « polir le miroir » autrement dit, à « conceptualiser » un enseignement traditionnel, par nature non-dualiste. « Voir en sa propre nature, nous dit le grand maître tch'an, c'est devenir le Bouddha » ; et il s'explique : « Cette Nature est, dès le commencement, pure et non-souillée, sereine et non-troublée. Elle n'appartient à aucune des catégories dualistes... Y plonger un clair regard est voir en sa propre nature. Cette Nature est le Bouddha, et le Bouddha est cette Nature. Par conséquent, voir en sa propre nature, c'est devenir le Bouddha » (Le Non-Mental, p. 111, Suzuki, le Courrier du Livre, 1970).

Les Occidentaux n'ont pas été habitués à un langage aussi audacieux. Les paroles de Jésus ont été lénifiées pour satisfaire le mental. Lorsque Jésus parle de son unité avec le Père, les juifs avouent que son langage est trop fort (Jn 6.60). Néanmoins, surtout depuis que nous connaissons l'Évangile selon Thomas, il serait aisé de paraphraser le texte de Hui-neng ci-dessus en remplaçant le nom de Bouddha par celui de Jésus. Cependant, les paroles mêmes de Jésus rendent cet exercice superfétatoire. Nous savons désormais que le fait de nous départir des vêtements du mental nous permet de retrouver notre vraie Nature de Vivant issu du Vivant, nous le savons avec ce que cela implique pour nous et pour le monde.



# RENCONTRE 1981

## COMMENTAIRE

LOGION 36

JESUS A DIT :  
NE VOUS SOUCIEZ PAS, DU MATIN AU SOIR  
ET DU SOIR AU MATIN,  
DE CE QUE VOUS REVETIREZ

LOGION 37

SES DISCIPLES DIRENT :  
QUEL JOUR TE MANIFESTERAS-TU A NOUS  
ET QUEL JOUR TE VERRONS-NOUS ?  
JESUS DIT :  
LORSQUE VOUS VOUS DEPOUILLEREZ DE VOTRE HONTE  
ET PRENDREZ VOS VETEMENTS,  
LES DEPOSEREZ A VOS PIEDS  
COMME LES TOUT PETITS ENFANTS,  
LES PIETINEREZ,  
ALORS VOUS VERREZ LE FILS  
DE CELUI QUI EST VIVANT  
ET VOUS N'AUREZ PAS PEUR.

## Y

Comme l'homme du 64<sup>m</sup> Logion avait invité ses hôtes, Marsanne cet été a convié les Métanoïas au repas essentiel. Nous nous y sommes rendus ayant déposé au seuil de la maison nos vêtements, car l'invitation cette année était singulière :

« Ne vous souciez pas... de ce que vous revêtirez » ; mais de plus « comme les tout petits enfants », il nous était demandé de « piétiner » nos vêtements, de nous départir de notre respect humain, de nos images de nous-mêmes, de nos opinions, de nos susceptibilités. Le bagage des connaissances non plus n'a pu franchir la porte. Très vite les masques sont tombés comme les pelures d'oignons qui se desquament, et ensemble nous avons plongé au lieu de la Vie. A tour de rôle, chaque jour, nous avons le choix, soit d'exprimer spontanément, « le temps d'un sablier », ce qui se dévoilait en nous, soit de se taire pour mieux communier avec autrui en silence. Le soir, d'autres hôtes venaient exprimer dans leur langage propre, la vérité de Jésus. Prestigieux invités que ceux-là : Ibn-el-Arabî, Hallaj, Maître Eckhart, Hui-Neng, Lao Tseu, Nisargadatta, Krishnamurti... Par delà les siècles, les cultures, les religions, nous retrouvions l'identique vérité, toujours unique. Et pourtant, ici encore, comme pour empêcher qu'un texte, une phrase, un enseignement trop « sublime » ne viennent se surimposer sur notre transparence — fussent-ils de Lao Tseu ou d'Ibn-el-Arabî —, une voix parmi nous, nous rappela à l'ordre en nous citant la caustique affirmation de Lin-tsi : « Tous les enseignements sont des pieux pour attacher des ânes ! ». Déjà donc, il nous fallait nous dessaisir des citations de nos hôtes du soir et de leur insondable merveilleux, car là encore, en dépit de la hauteur de pensée, il s'y trouvait toujours la pensée et celle-ci n'était faite que pour traverser notre réalité. Pensées formulées, pensées se surimposant les unes sur les autres, s'entassant sans fin sur notre nudité, c'est vite fait de nous retrouver entourés d'une gangue terreuse nous séparant de nous-mêmes. Or n'étions-nous pas à Marsanne pour nous dévêtir même de nos pensées les plus « sublimes » ?

Ainsi le travail cette année s'est tenu plus que de coutume éloigné des discussions et des vaines joutes d'opinions. Bien au contraire, il se ponctuait de longs silences permettant à chacun de faire le deux, UN.

Naturellement, en étudiant les Logia dans l'optique de cette mise à nu, la question évidente à surgir : de quelle nature sont ces vêtements dont on s'affuble si facilement ? L'observation nous a vite montré que le « vêtement » est tout ce qui recouvre notre simplicité originelle et que l'acte de se « revêtir » suit toujours le même mécanisme : au départ nous sommes nus, en notre état naturel, puis survient une pensée... deux... trois... Puis survient une émotion, une image ou deux, une opinion, bientôt un concept, un système et voilà l'échaffaudage mental incroyablement compliqué qui s'érige en écran. Telle est l'œuvre continue du mental qui « revêtit ». Or en relisant les 114 Logia sous cet éclairage, nous nous apercevons que c'est bien la vie au niveau mental que Jésus rejette. Véritable clef pour l'interprétation de l'évangile selon Thomas, que ce rejet si fondamental, au point qu'une cinquantaine de Logia au moins s'y rapportent.

On s'étonne dès lors que le principe énonçant la nécessité de libérer l'homme de l'état mental ne soit pas affirmé en clair à la manière d'un théorème conduisant logiquement à ses corollaires. Si les Logia y font constamment allusion, ce sera le plus souvent par la voie de la parabole. La libération du niveau mental est évoquée, jamais définie. Pourquoi ? Sans doute parce qu'il convient de sortir l'homme de son état psycho-mental autrement qu'en faisant appel à son mental, tant il est vrai que le mental ne saisit que ce qui est d'ordre mental tout en excluant ce qui se situe par delà lui. La réalité échappera toujours au mental, la physique contemporaine en est bien convaincue. Or l'enseignement de Jésus ne peut être entendu qu'après que le mental ait fini de jouer ses multiples géométries. Dès les premiers Logia, il nous est dit d'*interpréter* et de *chercher*, sous entendez que rien ici ne sera prouvé et que dès lors les méthodes de raisonnement sont délibérément laissées de côté.

Après cette importante mise au point, exemples sur exemples sont donnés : le « Royaume » dans le ciel ou le « Royaume » dans l'océan ne sont rien de plus que des opinions que l'on vous prêche sorties du mental et qui de ce fait éconduisent. Thomas lui-même à la question « Dites-moi à qui je ressemble », se refuse à donner une définition formulée et limitatrice, qu'aurait exigé la logique mentale. Les excuses des hôtes pour ne pas se rendre au repas : « J'ai de l'argent pour des marchands », « On me demande un

jour... », « Je dois faire un repas... », « Je vais percevoir des redevances... » sont autant de devoirs artificiels découlant de coutumes forgées par le mental pour marquer l'essentiel, et de ce fait conduisant à la mort. De même le ballot du marchand, les petits poissons du pêcheur, c'est toute une vie conceptuelle formée de pensées et d'images que l'on rejette pour conserver la perle unique, le poisson unique, c'est-à-dire ce lieu de Vie sans pensées où l'on n'est plus « mangé » parce que cadavre (log. 60). De même le mur que l'on transperce et qui n'est autre que le mental, l'égo, l'écran qui nous cache à nous-mêmes. Le mental « transpercé » et voilà le grand personnage, le moi psychique terrassé. Aussi ceux qui portent « des vêtements délicats ». Les Métanoïas en ont ôtés quelques uns cet été à Marsanne en acceptant de se départir de certaines pensées infiniment subtiles et pures telles que le « Royaume » devenu féérique parce que sublimé par le mental ; le « Lieu de la Vie » devenu artificiel parce que conceptualisé ; l'identification du Soi à la souffrance ; la fragrance des lieux solitaires pour méditer ; l'heure journalière de méditation exclusive de toutes les autres ; tous ces « vêtements délicats » qu'il faudra bien un jour arracher de notre nudité.

Tenons-nous cependant sur la voie du juste milieu, éloignés des extrêmes. Tous ne sauraient se départir d'un coup de la pensée dualisante sans encourir des dangers graves. Il est un temps où le processus de la pensée — « l'ivraie » — doit se mêler au « blé » de la sagesse. Après seulement, quand le temps est mûr, peut-on arracher et brûler l'ivraie. D'abord il faut que l'ivraie grandisse avec le blé ; le mental doit assumer son œuvre analytique, ses tâches d'introspection psychologique et acquérir à son niveau une solide compréhension. Mais survient soudain un temps nouveau où les échaffaudages mentaux doivent être délibérément rejetés. Nous seuls sommes juges du temps où nous nous situons.

Les exemples de Logia évoquant la nécessité de dépasser le mental sont si nombreux que nous sommes bien obligés d'admettre que ce dépassement est la clef de voûte, « la pierre angulaire » de l'évangile selon Thomas. Ce que nous voyons au travers du moi mental, sachons le bien, est par rapport au réel, complè-

tement erroné. Pour sortir du « trou noir » où le mental dualisant nous a plongé, il nous faut respirer un autre air. Et, aller par delà le mental, ce n'est pas chercher quelque chose de similaire à ce que nous connaissons déjà, c'est se jeter résolument différent, dans un espace nouveau, inconnu et qui au premier abord nous paraît fou et abyssal. Cet espace par delà le mental, Jésus l'a nommé « Royaume », « lieu de la Vie » ; l'on y accède seulement après que le mental ait été réduit à son rôle normal d'outil, ni plus ni moins important qu'un marteau ou un tournevis.

Au repas essentiel de Marsanne, cette année, un seul convive a dû s'estimer fort malmené : le Mental. C'était bien de sa faute, n'était-il pas « le cep de vigne planté en dehors du Père » ?

Anne Benoist d'Azy



C'est à peine si je vais trouver cette année des mots pour évoquer la rencontre.

Il a fallu en effet, dès le début, mettre la tête dans le puits et, si possible, s'y jeter sans hésitation.

Au cœur de nos entretiens, les paroles agissantes et lumineuses des Log. 36 et 37. Comme pour attiser la flamme, les enseignements venus de toutes parts, mais tous de la même source et décochant leurs flèches au même endroit.

Comment résister à cette énergie brûlante ?

Portée par ces paroles vivantes jusqu'à l'endroit où disparaissent tous les mots, je n'avais plus rien à comprendre, je ne comprenais plus rien, mais, comme le goëland, je commençais à voler.

Mais à présent que la rencontre semble déjà lointaine, l'important, c'est de ne pas me sentir incapable, seule, de ranimer cette flamme. Le retour à la vie habituelle a quelque chose de terrifiant. C'est bien le signe que, pour moi, la vie ne peut plus être habituelle. Je ne peux plus remettre les vieux vêtements, au risque de mourir. Mais je ne sais pas quoi faire.

Alors, la vie va se charger de moi d'une façon que probablement je trouverai plutôt rude, mais ce n'est plus mon souci.

Mon seul travail, c'est d'essayer sans relâche de retrouver l'endroit où « le disciple est désert » et de ne jamais, jamais en douter.

Marie-France Henri



#### LOGIA 36 ET 37

Le logion 36, d'accès facile au premier abord, semble de nature à satisfaire la foi du charbonnier et convenir à monsieur-tout-le-monde.

Le logion 37, en revanche, revêt un aspect qui étonne, déroute, provoque même. Il n'est pas, peut-on dire, du goût de tout-le-monde. L'on ne s'étonnera donc pas que la censure l'ait fait disparaître des évangiles canoniques au cours de leurs rédactions successives. Par contre, le logion 36 n'a pas manqué, dans l'abandon qu'il suggère à la « divine Providence », de donner lieu, chez Matthieu (6.25-34) et chez Luc (12.22-31), à des variations et à des amplifications.

Et pourtant, tous deux ont la même exigence de lâcher-prise et demandent, pour être réellement compris, le même retournement total.

Dans l'un et l'autre, il est question de vêtement. Or, quelle est la fonction primordiale du vêtement ? Nous ne demanderons pas la réponse aux puritains : ils ont trop de choses à cacher... La multiplication à un rythme croissant des boutiques de vêtements dans le monde témoigne du souci quasi obsédant chez l'homme et la femme d'être différents, si possible plus beaux, plus étonnants, voir plus provoquants que leurs semblables. Rien n'est plus difficile à supporter que l'anonymat. Passer inaperçu, ne pas être connu ou reconnu, c'est être nié, c'est compter pour rien. D'où la préoccupation de se distinguer, d'attirer l'attention. Les modes vestimentaires sont là pour répondre à ce souci. S'il ne s'agissait que de se préserver du froid ou de la chaleur, un tel souci de diversité ne s'expliquerait pas.

Il ne faudrait pas croire cependant que le souci d'être différent se limite au vêtement. Il y a tout ce qui prolonge celui-ci. Et les *mass media* savent bien exploiter ce besoin qu'a l'être humain de se singulariser dans son comportement, ses activités, ses loisirs. Elles attisent sa hantise de paraître, sa peur du manque, son besoin de sécurité. Le besoin et la peur sont inséparables. Il suffit de cultiver le besoin pour amplifier la peur : j'ai besoin de l'autre pour réaliser mes ambitions et en même temps j'ai peur qu'il me manque. Je l'exploite et je suis dépendant de lui. Si je m'approche trop de lui... je m'aliène ; si je m'en éloigne, je suis trop seul. Le dualisme ne permet pas de sortir de cet enfer. Au niveau du mental, la bonté engendre le mépris, l'amour est tout près de la haine, la force est une forme de faiblesse, le savoir est constamment en butte à l'ignorance, l'avoir est lié au manque...

A force de s'affirmer dans les domaines du paraître, du pouvoir, de l'avoir et du savoir..., l'homme s'éloigne toujours plus de son centre ; il est de moins en moins capable d'être seul et son malaise se transforme souvent en angoisse qu'il cherche à guérir en se fuyant toujours davantage, en allant de plus en plus vite. Il est fait pour marcher sur la terre, or, maintenant, s'il marche, c'est sur le béton ou le macadam, se privant du contact avec la terre-mère ; mais surtout, il se déplace en auto ou en avion et, au-delà de 100 km heure, la succession des images est telle que ce qu'il voyait en marchant, en courant, n'existe plus : c'est, comme à la télévision, du spectacle qu'il s'offre, ne se doutant pas qu'il se coupe de ses racines. Quittant la nature, il se

quitte lui-même. Pouvant être n'importe où, n'importe quand, ce corps, qui autrefois avait son poids, sa cadence, ses rythmes accordés à ceux de la terre, est devenu désuet.

Il y a bien des thérapies qui prétendent le réhabiliter. Mais ces tentatives ont elles-mêmes quelque chose de risible dans un monde qu'on survole comme on assiste au spectacle. Il y a bien la plage où l'on n'en finit pas de se dévêtir. Mais c'est encore, comme le vêtement, pour se comparer à ses voisins qui partagent la même préoccupation, ce qui est aussi une façon de rester à l'extérieur de soi-même, de se différencier des autres en demandant à son épiderme de capter plus de soleil que ceux qu'il côtoie et qui ne lui sont proches que par la place infime dont chacun dispose. Ce souci de coloration, exacerbé par la mode, marque peut-être encore plus que le revêtement la hantise de la différence.

La publicité entretient, diversifie et exploite le culte de la vedette en proposant des identifications toujours nouvelles comme autant de signes de progrès : il faut être de son temps, au goût du jour, dans le vent, en possession du dernier gadget, au courant du dernier film...

Bref, le vêtement, sous ses formes multiples et de plus en plus contraignantes agit comme un emprisonnement à vie. Dans ces conditions, un sursaut de vie est-il encore possible ? Le besoin d'échapper à une asphyxie totale, la nostalgie de vivre quelque chose d'essentiel davantage pressenti que réellement attendu, peuvent encore, dans certains cas, provoquer ce retournement qui fait que, après coup, rien n'est plus jamais comme avant. C'est à la fois une présence, une vision, un vide. Des paroles de vie viennent à la conscience ; *Les vivants ne mourront pas... Le Vivant issu du vivant ne verra ni mort ni peur... Ils sont venus au monde vides. — Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière...*

Il y a donc un état, celui qui était le mien lorsque je suis venu au monde, celui du disciple « désert », celui où ce que j'attends est déjà là, où le Royaume, ma suprême Réalité, est le dedans et le dehors de moi. Seulement Jésus sait bien que ce qui est perçu au niveau de l'Esprit ne l'est pas au niveau psychique. *Le Royaume s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas... Ce que vous attendez est venu, mais vous, vous ne le connaissez pas... Vous avez délaissé celui qui est vivant devant vous et vous parlé*

*des morts... Quand le disciple est partagé, il est rempli de ténèbres... Ceux qui sont morts ne vivent pas... Je les ai trouvés tous ivres...*

Jésus vise tout ce qui s'est accumulé dans la mémoire et que le mental utilise pour se projeter dans le devenir. C'est du reste ainsi qu'il se donne l'illusion de se survivre même après la mort. Ma Réalité dans sa perfection et sa plénitude n'était pas voilée lorsque je suis venu au monde : — Ils sont venus au monde vides — Il me faut, pour la retrouver, abandonner tous mes vêtements, autrement dit les images de mon mental :

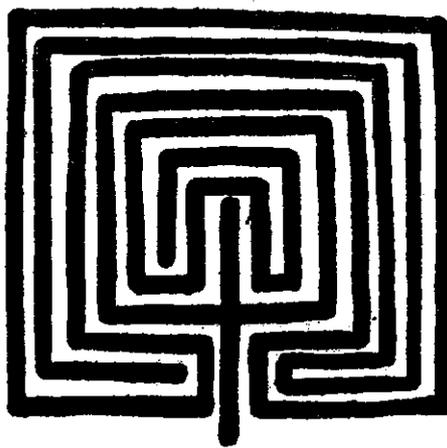
*Les images se manifestent à l'homme  
et la lumière qui est en elles est cachée.  
Dans l'image de la lumière du Père,  
elle se dévoilera  
et son image sera cachée par sa lumière.*

Tant que je suis sous l'emprise des images, je demeure dans l'illusion, dans le rêve : « *Quand le disciple est partagé, il sera rempli de ténèbres* ». Lorsque la lumière dissout les images, je me retrouve dans ma nature originelle, intrinsèquement bonne. Je suis dégagé des vêtements du psychisme, de quelque nature qu'ils soient. Je fais le deux Un. Avant, ou après Jésus, d'autres Maîtres ont qualifié cet état d'innocence première retrouvée. Lao-Tseu le compare déjà à celui du nourrisson qui n'a pas encore souri. Hui-Neng l'appelle « vision dans sa nature propre ». Maître Eckhart nous dit que nous le connaissons après avoir aboli toute différence...

Cependant, je ne peux savoir que leurs paroles sont vraies, que si, comme eux, je découvre en moi *celà*, en l'absence de mémoire et d'imagination. Alors seulement, je sais qu'autre que Lui n'est pas.

Mais pourquoi cette chose si essentielle est-elle habituellement passée sous silence ? Pourquoi suis-je amené à en parler comme d'une confidence ? Pourquoi un tel enseignement n'a-t-il pas droit de cité ? Ces questions sont encore de l'ordre du mental. Otons encore ce vêtement... Il n'y a plus de mental. Il n'y a plus personne. Tout est grâce !

Emile Gillabert



# RECHERCHES

## SRI NISARGADATTA MAHARAJ

Question : N'êtes-vous jamais heureux ou triste, ignorez-vous la joie et le chagrin ?

Maharaj : Appelez cela comme vous voudrez, ce ne sont pour moi que des états mentaux et je ne suis pas un mental.

Q : L'amour est-il un état mental ?

M : Encore une fois cela dépend de ce que vous entendez par amour, le désir, bien sûr, est un état d'esprit, mais la réalisation de l'unité est au-delà du mental. Pour moi rien n'existe pour lui-même. Tout est soi, tout est moi-même. Me voir en chacun et chacun en moi est sans aucun doute l'amour.

Q : Est-ce que j'existe dans votre monde comme vous existez dans le mien ?

M : Bien sûr, vous êtes et je suis. Mais seulement en tant que points dans la conscience universelle. Ceci doit bien être saisi. Le monde est suspendu au fil de la conscience; pas de conscience, pas de monde.

Q : Il y a de très nombreux points dans la conscience, y-a-t-il autant de mondes différents ?

M : Prenons un exemple : le rêve. Dans un hôpital il y a de nombreux malades, chacun d'eux dort, rêve son propre rêve privé, non relié, ni affecté par le rêve des autres, ils ne possèdent qu'un facteur en commun, la maladie. Similairement nous avons imaginaiement divorcé du monde réel d'expérience commune et demeurons enfermés dans un nuage de peurs et désirs personnels, images et pensées, idées et concepts.

Q : Je comprends cela. Mais quelle peut bien être la cause de cette extraordinaire variété de mondes personnels ?

M : La variété n'est pas si grande ! Chaque rêve est surimposé à un monde commun. Jusqu'à un certain point ces rêves s'influencent et se modifient mutuellement, mais en dépit de tout cela l'unité fondamentale opère. A la racine, il y a l'oubli de mon être, l'ignorance de ce que je suis.

Q : Pour oublier, il faut avoir connu. Connais-sais-je ce que j'étais avant de l'avoir oublié ?

M : Bien sûr. L'oubli de soi est inhérent à la connaissance de moi. Conscience et inconscience sont deux aspects d'une seule vie. Ils co-existent. Pour connaître le monde, vous oubliez votre nature et pour connaître votre nature vous oubliez le monde. Après tout qu'est-ce que le monde ? Un rassemblement de mémoires. Accrochez-vous à une seule chose qui est la seule chose à faire, accrochez-vous au « je suis » et abandonnez tout le reste. C'est cela suivre une ascèse. Dans la réalisation il n'y a rien à garder et rien à oublier. Tout est connu, rien n'est souvenu.

Q : Quelle est la cause de cet oubli de soi ?

M : Il n'y a pas de cause parce qu'il n'y a pas d'oubli. Des états d'esprits se succèdent, chacun oblitérant le précédent. Le rappel-de-soi est un certain état mental comme l'oubli-de-soi en est un autre. Ils se succèdent comme le jour et la nuit, la réalité est au-delà des deux.

Q : Mais vous dites qu'à la racine de notre monde se tient l'oubli de soi-même. Pour avoir oublié, je devais me souvenir ! De quoi ai-je oublié de me souvenir ? Je n'ai pas oublié que je suis !

M : Ce «Je suis» pouvait aussi faire partie de l'illusion.

Q : Comment est-ce possible ? Vous ne pouvez pas me prouver que je ne suis pas, même lorsque je suis convaincu de ne pas être, je suis !

M : La réalité ne peut être ni prouvée, ni niée. Dans l'intellect c'est impossible. Au-delà de l'intellect, c'est inutile. Dans le réel, la question « qu'est-ce que le réel » ne peut pas se présenter. Le manifesté (saguna) et le non-manifesté (nirguna) ne sont pas différents.

Q : Dans ce cas tout est réel !

M : Je suis tout. En moi tout est réel, séparé de moi rien n'est réel.

Q : Je ne ressens pas le monde comme le fruit d'une erreur.

M : Vous ne pouvez dire cela qu'après une profonde et complète investigation, pas avant. Bien sûr, quand vous avez perçu et abandonné tout ce qui est irréel, ce qui subsiste est le réel.

Q : Demeure-t-il quelque chose ?

M : Le réel demeure... Mais ne vous laissez pas égarer par les mots !

# LA FONCTION DU POÈTE

## AVERTISSEMENT

Ce texte a été l'objet d'une conférence. C'est dire qu'il a été pensé pour la Parole, avant de l'être pour l'Écriture. J'ai cependant choisi de ne pas le modifier.

Je dois encore préciser que j'avais voulu couper mon texte de lectures de poèmes du seul Roger-Gilbert Lecomte, météore si vite consumé par le feu d'une blessure originelle.

Il n'était pas possible de maintenir ici les poèmes que j'avais choisis dans l'œuvre du poète pour illustrer mon propos. Je crois cependant nécessaire d'y renvoyer les lecteurs de *Métanoïa*<sup>1</sup> ? Ils comprendront que ces lignes ne sont que l'écho d'une empreinte si profonde.

J'aimerais poser, en préalable, quelques jalons indicateurs sur notre route ; jalons indicateurs *sur la Poésie*

*sur le Langage*

*sur le Poète.*

J'appréhende la Poésie comme un moyen d'aider notre raison déficiente à accéder à l'enseignement sans voiles de la vérité.

Comme un moyen au service de la Connaissance.

Le but essentiel du langage poétique tend à communiquer à l'autre, par le souffle même de celui qui parle, une expérience vécue.

1. Roger-Gilbert Lecomte - Poésies - Gallimard.

J'appréhende ainsi le poète comme celui qui saisit cette parole que Daumal appelle : « La parole non parlée, contenant toute vérité ».

J'appréhende le poète comme celui qui a pour mission de nous attirer justement vers cette vérité sans voiles, en nous menant jusqu'à l'instant d'un peu plus de lucidité dont il profitera pour déposer en nous une Parole qui, autrement, n'aurait jamais pu y germer.

Voici tracé notre périple.

Nous suivrons alors une progression dans notre approche de la poésie et du poète, qui, à partir d'une réflexion sur le mot, nous abandonnera là où l'homme n'est plus tout à fait celui qu'il était Avant.

Avant qu'il ne bascule

Faisons un premier pas. <sup>\*\*</sup>

La parole du poète se rit des idées ; se moque de la logique ; se défie avant tout de ce qui est clair. Ce qu'attend notre petite raison limitée, le mot du poète ne nous l'apportera pas.

C'est pourquoi il faut apprendre le langage des poètes. Car le mot du poète est avant tout : choc spirituel. Et voilà, une première approche de la poésie.

Ne demandons donc jamais au poète d'être clair ; de dire la même chose avec nos mots de tous les jours. Ce serait demander au cercle d'être carré. Le poète rira et poursuivra son chemin.

On n'entre pas dans l'Absolu avec ses yeux de tous les jours. Sans effort ; sans rupture ; sans être préalablement passé par l'épreuve du feu. On n'entre pas dans l'Absolu avec son petit soi auquel on tient tant, et qui veut comprendre l'expérience du poète avec ses mots de tous les jours.

<sup>\*\*</sup>  
Avançons d'un pas. Cernons d'un peu plus près le mystère du Poète, de la Poésie.

La Poésie, le langage poétique, c'est le mot : Sens + son, voie d'ouverture, voie d'accès à un univers autre.

C'est le mot — éclatement — qui pulvérise, au sens exact du terme, ce présent univers.

La Poésie est langage - autre, parce que médiation entre ce monde-ci et un monde-autre, entre un état et un état-autre, entre lesquels il n'y a nulle analogie, mais un abîme vertigineux.

Et il commence déjà à devenir clair pourquoi le mot du poète ne pourra jamais être tout à fait, jamais être jusqu'à la coïncidence, le mot de tous les jours, qui se réfère à l'univers de tous les jours. Et nous commençons à pressentir que le mot du poète est déjà un mot en voie de transmutation ; un mot qui se réfère à l'univers — radicalement autre — auquel il donne accès dans une fulgurance immédiate.

\*\*

Approfondissons notre réflexion sur la parole du poète. Je veux dire ici que l'opération poétique ne peut s'appréhender que par analogie avec l'Alchimie.

En même temps, en effet, que par le jeu des sons, des sens, des résonances, le poète fait éclater ce monde à trois dimensions, le fait basculer dans le néant ; en même temps que la puissance de suggestion du mot nous transporte ailleurs — et nous transmute en autre chose —, le poète se livre tout entier au grand œuvre de la Création poétique, se laisse consumer, et se transforme lui-même au cours de ce travail intérieur qui devient pour lui véritable recreation.

Et on comprend ici pourquoi il n'y a pas de poète qui n'ait été englouti, dévoré, par l'Ineffable approche.

\*\*

Mais restons un instant encore au niveau du langage.

De quelle nature peut être la magie des mots dans la Poésie ? Il faut cerner de quelle magie il s'agit. Et affirmer aussitôt qu'elle ne peut servir qu'un But sans nom.

Dans ma conception de la poésie, parler, dire, c'est se vider pour pouvoir se remplir, c'est-à-dire se taire — la parole se faisant silence — se transmutant en silence, comme la nuit en jour. Sous le regard de l'Être.

Ainsi le poème suprême, c'est le Silence de L'Être.

\*\*

Faisons un autre pas.

Chacun l'a compris : cette conception de la poésie est purement mystique, à condition seulement d'appréhender la mystique comme toute méthode aidant l'homme à parvenir à une Connaissance supérieure.

Dans les premières lignes de ce texte, j'ai saisi la Poésie comme un instrument de Connaissance. Or la vraie Connaissance

est identité du sujet et de l'objet ; identité du Moi et du moi ; de l'Être et de l'être.

En ce sens, la voie poétique est réellement une voie initiatique.

Le feu poétique nous met face à face, d'emblée, avec le cœur de la Réalité.

La poésie, c'est alors l'Invisible en mots ; c'est le choc de l'Ineffable. Du Non-dit. Du Non-manifesté. Ce feu qui pénètre toute vraie poésie, est le même que celui qui s'exprime dans les incroyables explosifs que sont les Védas, le livre de Lao-Tseu, la Kabbale ou certains textes de Maître Eckhart.

Aucun des poètes que j'aime, aucun de ceux qui me secouent du ventre à la nuque, qui ne soit un porte-parole de la Doctrine-Une.

Quand Rimbaud a écrit :

« Nous ne sommes pas au monde » — et « mais je m'aperçois que mon esprit dort, s'il était bien éveillé, toujours à partir de ce moment, nous serions bientôt à la vérité qui peut-être nous entoure avec ses anges pleurant », je sais qu'il pense à cette surhumaine tentative de lucidité au bout de laquelle le poète, un éclair de temps, nous transporte à la température-fusion des contradictoires où tout bascule et se recrée.

Dès qu'est saisie de l'intérieur cette vision de la poésie et du rôle du poète, chacun comprend que vers ou vers libre, rime ou non, tout cela importe peu.

Ce qui fait la poésie, ce n'est pas la beauté-formelle. Les plus « beaux poèmes » de notre langue sont pour moi vides d'intérêt ; et me laissent froid.

Ce qui fait le poème, c'est son pouvoir incantatoire. C'est le feu qui traverse le mot — et fait vaciller notre esprit au bord des abîmes. Là, et là seulement est pour moi la poésie et le poète.

Tout poète, dès lors, ne peut qu'être un spirituel, un errant de Dieu, passeur de miroirs ou avaleur de feu.

Le Poète. Le Voyant. Celui qui perçoit la lueur — et crée en nous la Voyance, qui ouvre une fenêtre de notre conscience sur un univers qui n'est déjà plus le nôtre, peut-être la dernière étape avant la Lumière incréée de l'Être total.

Poésie, autre nom du monde des mystères.

Ajoutons encore, mais tout reste à dire, que le Poète nous précède toujours.

Il nous fraye le chemin. Il est le shaman. Le magicien. Le fou. L'inspiré. Le prophète.

Du plus haut de son expression, il fait passer Dieu qui attend au plus haut du Verbe. Qui attend de descendre et d'embraser.

\*\*

Telle est la poésie.

Et à ce niveau, la poésie est prose et la prose est poésie.

Ce qui fait le poète, ce n'est pas la maîtrise d'un procédé : Tout artiste peut maîtriser un procédé. Ce qui fait le Poète, c'est sa proximité de la Flamme.

\*\*

Faisons un dernier pas.

J'ai dit ce qu'était, pour moi, la Poésie et la fonction du poète. Et chacun a senti qu'elle n'était qu'un moyen en vue de la quête suprême.

Cette quête suprême, nommons là : c'est la GNOSE. A condition toutefois d'ajouter qu'il n'y a rien à connaître.

Le relatif ne peut subsister sous les assauts de l'Absolu qui le dévore. Pour l'être enfin délivré de sa misère ontologique, c'est-à-dire de lui-même, il n'y a plus aucune connaissance, plus rien, si ce n'est celle de l'Absolu divin, c'est-à-dire la Connaissance totale, qui n'est plus connaissance de rien.

Le gnostique ne sait plus rien ; ne saura plus jamais rien. S'il parvient où il va, il aura disparu, comme une vague dans l'Océan.

L'Eveil, but ultime du gnostique, se résoud dans le Vide — Le Vide de Etre —

La Gnose est une recherche religieuse sans religions, une recherche du noumène, du Tout, par fusion directe.

\*\*

Je ne me suis pas éloigné d'un pas de mon propos. Je m'en rapproche encore. Pour conclure.

On sait que le Bouddhisme Zen emploie n'importe quelle technique servant son but, lequel consiste à éveiller l'élève à sa propre illumination, c'est-à-dire à réaliser l'Expérience du Bouddha.

D'où la technique du Satori, l'éclair d'Illumination, et le koan, mot ou phrase, vide de sens ou de signification — je dirai, complètement surréel — mais qui provoque chez le disciple l'Illumination,

l'élève à la Connaissance absolue qui, transcendant toute dualité, lui permet, enfin, de réaliser que la Lumière se trouvait en lui, et qu'il n'y avait qu'à la laisser briller.

\*\*

Parvenus à ce point, nous pouvons nous séparer.

Le voilà donc cet éclair d'Illumination vers lequel se dirigeait tout mon propos — le monde, en une fraction de seconde bascule. Et quelque chose d'autre surgit.

Et c'est le poète qui nous y introduit, avant de disparaître, le poème lui-même se faisant silence.

J.C. HENRY



# LE RÉEL ET L'IMAGINAIRE

*L'article ci-après est paru dans ESPRIT LIBRE sous la signature de son rédacteur, Georges Krassovsky. Nous le publions avec l'aimable autorisation de l'auteur dont les Méta-noïas connaissent l'action inlassable qu'il mène contre toutes les formes de pollution. Avec notre admiration pour son courage, nous lui disons : grand merci !*

Pour comprendre quoi que ce soit à la vie et à la psychologie humaine, il faut avant tout parvenir à distinguer le réel et l'imaginaire. Le réel peut être défini très simplement comme étant « ce qui est ». Quant à l'imaginaire, c'est ce que nous... imaginons. A mon grand regret, je n'ai pas trouvé comment on pourrait le définir autrement de façon satisfaisante.

Curieuse faculté que celle d'imaginer ! Comme chacun le sait, elle consiste à projeter des images mentales sur une sorte d'écran. Nous situons cet écran quelque part dans « l'esprit », mais allez savoir exactement où ! Est-ce derrière les yeux ? Est-devant ? Tout ce que l'on peut dire est que cette projection est quasi-permanente et qu'elle fait partie de nos activités intellectuelles.

Lorsqu'on parle de l'imaginaire cela évoque aussitôt l'idée du rêve, mais il faut bien convenir que l'imagination ne se limite pas uniquement au domaine onirique. La plupart des mots ne sont-ils pas associés également à des images ? Et même les concepts les plus abstraits ne sont-ils pas souvent, eux aussi, doublés d'images ? — S'il en est ainsi, « penser » et « imaginer » ne correspondent peut-être pas à deux activités totalement différentes. Par ailleurs, « se souvenir », n'est-ce pas aussi un processus de projection d'images (enregistrées dans le passé) ? Et il s'agit encore d'images lorsque nous faisons des projets. Qu'est-ce, en effet, que faire des projets, sinon projeter des images vers l'avenir ? Images que l'on s'appliquera ensuite à réaliser, c'est-à-dire à rendre réelles.

Il résulte de ce qui précède que toute notre vie mentale est à base d'évocation et de coordination d'images.

Ceci dit, voyons maintenant quels sont les rapports entre l'image et le réel. Au départ, l'image est toujours une représentation du réel. On pourrait même dire que toute image est un souvenir. Si le mot « arbre » fait naître en moi une image, c'est parce que j'ai vu des arbres et en ai gardé une multitude de clichés qui se sont fondus en une image unique qui correspond au concept de l'arbre.

Il est probable que chacun « confectionne » ses images à sa façon. Ainsi, par exemple, la notion pourtant abstraite de « justice » fera naître chez l'un l'image des deux plateaux d'une balance, chez un autre une Cour de Justice, chez un troisième la vision d'un magistrat habillé d'une robe, etc.

Chacun sait que les contes, les récits de voyages, les actualités de la radio, etc., suscitent en nous la projection d'un véritable film qui vient illustrer instantanément les propos que nous venons de lire ou d'entendre. Une sorte de télé intérieure. Il est d'ailleurs probable qu'en lisant cette dernière phrase, le lecteur aura déjà vu mentalement le petit écran installé sous son crâne.

J'espère que ce qui précède est suffisamment explicite pour permettre à chacun de situer la « fonction imaginative » et de se rendre compte de la place qu'elle occupe dans nos vies. En fait, nous vivons à la fois dans deux mondes : le monde extérieur (l'environnement et les êtres qui s'y trouvent) et le monde intérieur caractérisé par une incessante succession d'images. Il serait difficile de dire lequel des deux nous occupe davantage. C'est sans doute très variable suivant les personnes, les périodes de vie, etc. Cela n'a d'ailleurs pas grande importance. Ce qui importe c'est d'être prévenu des tours que peut nous jouer notre imagination car c'est l'unique façon de les déjouer (ou de s'en libérer si on s'y est laissé prendre). Ces tours sont de deux sortes :

Les constructions mentales d'ordre religieux, politique ou social qui ont toutes la particularité de se substituer au monde réel. Ce sont les croyances religieuses, les fables des Ecritures dites « saintes », les images de Dieu (ou des dieux), des anges, des démons, etc. Ce sont aussi les Etats souverains qui ont tous un fondement illusoire fait d'histoire, de coutumes, de frontières et de drapeaux. Il y en a actuellement plus de 150 ! En fait, c'est

une sorte de mythologie dans laquelle les dieux et les déesses ont été remplacés par des symboles : le coq gaulois, la louve romaine, le lion britannique, l'ours russe, l'étoile de David, Marianne, Uncle Sam, etc. Cela pourrait être amusant si toutes ces divinités ne demandaient pas périodiquement des sacrifices sur l'autel de la « patrie ». Ce sont, enfin, les idéologies des partis politiques, truffées elles aussi de notions abstraites et illusoire. Toutes ces confections mentales, essentiellement imaginaires, encombrant les esprits et dressent les hommes les uns contre les autres, chacun défendant sa *vision* des choses ou celle de son groupe.

Mais le plus grave n'est pas là. Le plus grave c'est de s'imaginer soi-même. Autrement dit de se concevoir comme un personnage. Le personnage central, bien entendu, car ce dernier une fois créé, toute la vie psychique s'organise tout autour et, comme on peut le constater, il n'en résulte rien de bon pour personne. D'abord pour « l'intéressé » puisque ce personnage que l'on imagine être devient forcément une source de souci. On ne se contente plus d'être, on voudrait *voir* le personnage prospérer, réussir, s'épanouir, bref on cherche à le valoriser au maximum (surtout par rapport aux autres) et on a peur, bien entendu, de tout ce qui est susceptible de le diminuer ou de le faire apparaître sous un jour défavorable. Il s'ensuit une existence remplie d'inquiétude, de tension et de conflits avec les autres. Et, comme pratiquement tout le monde est atteint, cela se traduit inévitablement sur le plan social par toutes sortes de maux qui ne sont que les conséquences spectaculaires d'un état pathologique généralisé (les guerres et les pollutions notamment en constituent des symptômes les plus significatifs).

Ce diagnostic nous apporte en même temps le remède. Puisque la plupart de nos malaises individuels, familiaux, sociaux et politiques proviennent d'une invasion de l'imaginaire, il suffit de reconnaître ce dernier comme tel pour qu'il s'évanouisse aussitôt. Ce qui, par voie de conséquence, fera disparaître les malaises et conflits qui empoisonnent nos vies. En effet, une illusion n'a pas d'existence propre, elle ne persiste que tant qu'on la confond avec le réel. Donnons un exemple : Vous craignez d'avoir une grave maladie. Cette peur vous poursuit jour et nuit et gâche votre existence, jusqu'au jour où une analyse médicale vous apprend que vous n'avez rien. La maladie dont vous imaginiez être

atteint n'était qu'une illusion ! Du coup, vous n'y pensez plus, vous vous sentez tout autrement. L'effet de cette prise de conscience aura été instantané. Or, il se passe quelque chose d'analogue lorsque nous nous rendons compte que ce sont des images factices qui ont motivé la plupart de nos prises de position « pour » ou « contre » ceci ou cela. C'est la fin de tout parti pris, de tout fanatisme, de tout esprit sectaire.

Mais l'effet est encore plus marquant lorsqu'il s'agit du personnage imaginaire auquel on s'identifiait. On s'en libère à partir du moment où l'on se rend compte que ce n'était qu'une illusion. Quelle délivrance ! Quelle allégresse ! Quelle délicieuse sensation d'ETRE sans se préoccuper de ce que l'on est, pourquoi l'on est, comme l'on est. Le plus merveilleux est que l'on n'a pas d'effort à faire pour y parvenir, pas d'exercice à pratiquer, pas de discipline à s'imposer. Il suffit de reconnaître l'illusoire en tant qu'illusoire pour s'en libérer. Cela permet de voir le réel d'une façon beaucoup plus claire et on n'a désormais plus besoin ni d'être conseillé, ni d'être guidé.

N.B. — Le texte qui précède pêche peut-être un peu par excès d'optimisme. Il n'est pas certain, en effet, que dans notre esprit tout se remette instantanément en ordre à partir du moment où l'illusion que nous entretenions au sujet de nous-mêmes est reconnue comme telle. Affirmer cela c'est ne pas tenir compte des automatismes acquis et des habitudes de penser qui peuvent continuer à « jouer » même après une prise de conscience relative à l'inexistence du personnage que l'on s'imaginait être. L'emprise de ces résurgences du passé se trouve toutefois singulièrement atténuée du fait que l'on en est conscient. Et si, de surcroît, on les observe calmement, avec une sorte de neutralité amusée, elles finissent par s'estomper complètement.



# Extrait d'un dialogue avec Baptiste l'enfant de sept jours

*Lorsque Baptiste eut sept jours, ses parents, Louis-Marie et Pascale, firent avec lui le voyage Toulouse-Marsanne afin que l'enfant puisse accueillir les Métañoïas réunis pour le séminaire d'été et leur montrer le « lieu de la vie ». Le dialogue ci-après est un écho de cette rencontre.*

Elle : Petit Baptiste, tû dors si confiant dans les bras de ta mère ; je me sens si différente de toi, dis-moi comment tu vis.

Baptiste : Tout se tient dans mon espace, ma mère est là, comme ma faim, ma main, comme mon plaisir ; et toutes ces réalités ensemble je nomme « Je ».

Elle : Pourtant ta maman et ton biberon ne sont pas du même ordre, on ne peut les comparer.

Baptiste : Pourquoi les séparerai-je ? Je les éprouve pareillement, ils ne sont ni séparés entre eux ni séparés de moi. C'est bête de mettre des distances comme tu le fais. Tout est égal... « Je suis issu de Celui qui est égal ».

Elle : Je ne comprend pas très bien...

Baptiste : Comment comprendrais-tu en allant sans répit d'un lieu à un autre comme tu le fais, en te condamnant au « mouvement sans repos ».

Elle : Ce mouvement c'est ce que nous appelons la pensée et c'est elle précisément qui donne la compréhension.

Baptiste : Donnes-moi un exemple de « pensée », pour que je comprenne à ta manière.

Elle : Eh bien par exemple cette question que je te pose : n'as-tu jamais peur de manquer ?

Baptiste : Que veut dire le mot « manquer » ? Non... Ne me le dis surtout pas...

Elle : Il vaut mieux savoir...

Baptiste : Non pas ; comment veux-tu que cette chose dont tu parles m'inquiètes si je ne sais pas ce que c'est ?

Elle : C'est vrai, il faut l'avoir expérimenté pour le craindre. Pourtant, je t'ai entendu pleurer pour ton biberon !

Baptiste : Bien sûr quand j'ai faim, tout mon être spontanément crie sa faim. Toi, tu *connais* ta faim, moi je *suis* ma faim ; c'est très différent.

Elle : Et tu n'as jamais peur d'avoir faim ?

Baptiste : Je n'ai pas faim maintenant, alors pourquoi aurai-je peur ? D'ailleurs qu'est ce que la peur ?

Elle : Demain... après demain... il n'y aura peut être plus de maman, plus de papa, plus de biberon.

Baptiste : Que signifie tes mots « demain », « après demain » ? Quant à Maman, Papa, j'ai confiance en eux. Je suis sans réserve entièrement abandonné entre leurs mains. Quelle part de moi-même parviendrait encore à se préoccuper de quelque chose ?

Elle : Tu parles comme si les choses autour de toi et en toi étaient ta totalité. une et même chose.

Baptiste : Ta fameuse « pensée » hâcher les choses en morceaux ; ce que je perçois est forcément ma totalité, comment y aurait-il quelque chose ailleurs ?

Elle : A ton âge tu ne peux le savoir.

Baptiste : Je ne sais pas très bien ce que tu veux dire mais je peux t'assurer que je *suis*, que ce soit sous forme d'une chose qui arrive, ou d'une chose perçue et ressentie, peu importe, tout cela est moi.

Elle : Que penses-tu du « Royaume » ?

Baptiste : Je comprends mal ta question ; ton mot « qu'en penses-tu » me paraît vouloir dire que le « Royaume » est scindé en deux ?

Elle : Je te pose ma question autrement : comment éprouves-tu le « Royaume » ?

Baptiste : Je comprend encore mal ta question. Il n'y a rien d'autre que le « Royaume », c'est évident, non ?

Elle : Rien d'autre ! Et que fais-tu de tout le reste ?

Baptiste : En quoi consiste le reste ?

Elle : Eh bien que sais-je, les nécessités de la vie quotidienne ; la lutte par exemple pour gagner deux sous pour manger... Dans le feu de l'action, tu sais, le « Royaume du Père » paraît bien vague et éloigné.

Baptiste : Tu veux donc dire que tu partages ta réalité en temps différents, les uns vrais, les autres irréels ? Je ne vois pas en quoi cela arrange les choses que de les partager en tranches. C'est toi que tu partages !

Elle : Pour toi, le réel c'est quoi ?

Baptiste : Encore une fois je ne comprends pas ta question. Comment pourrait-il y avoir autre chose que le réel puisqu'il n'y a rien de réel en dehors du réel ! C'est incroyable comme tu compliques ce qu'il y a de plus évident.

Elle : Je veux dire ceci : pour toi ton biberon est réel n'est-ce pas ?

Baptiste : Oui certainement.

Elle : Et ce que tu étais avant même que tu naisses, était réel aussi ?

Baptiste : Certainement.

Elle : Tout aussi réel que ton biberon ?

Baptiste : Bien sûr.

Elle : Pour moi ce n'est pas du tout pareil.

Baptiste : Pourquoi ? Y a-t-il deux « toi-s », celui du biberon et celui de l'éternité ?

Elle : C'est un peu cela.

Baptiste : Ça doit être bizarre d'être deux ; dis-moi un peu comment tu fais.

Elle : Eh bien le matin je me réveille et me dépêche pour ne pas arriver en retard au bureau, j'y cours, je dépouille le courrier, réponds au téléphone, reprends mon chiffre d'affaires d'hier, réfléchis à mon plan d'action des jours à venir en fonction du rendement et des buts à atteindre tout en classant les affaires par ordre d'urgence ; souvent je profite du déjeuner pour inviter un autre chef d'entreprise pour régler des affaires selon nos intérêts réciproques...

Baptiste : Assez, tu me fatigues.

Elle : C'est toi, au fond de ton berceau, qui est fatigué !

Baptiste : Ce n'est pas ce que tu fais qui est fatiguant, ce sont toutes ces pensées qui entraînent l'angoisse, l'espoir, le désir, la

déception qui épuisent. Maintenant je vois ce que tu voulais dire tout à l'heure. Tu viens de me montrer la semence de l'ivraie ; moi je te montre le blé. Tu te jettes dans un faux temps en avant, puis dans un autre faux temps en arrière. Si tu étais simplement toi, ces multiples actions ne seraient rien de plus que des gestes qui t'exprimeraient. Mais tu sembles exprimer sans cessé ce qui n'est pas toi. Moi, quand j'ai faim, j'exprime ma faim. Toi, tu exprimes les idées autour de la faim. Quand je bois un biberon, je suis tout entier cet acte qui boit. Mais toi tu penses, tu te sépares en morceaux et tu ne sais même pas que tu bois. Je ne sais vraiment pas comment tu t'y retrouves.

Elle : Détrompes-toi, je sais très bien où j'en suis.

Baptiste : Alors fais-moi comprendre.

Elle : Je suis française, patronne d'une boîte, mère de famille...

Baptiste : Et si on t'ôtait tous ces rôles serais-tu encore toi ?

Elle : Bien certainement, je serais en tous cas Madame une telle.

Baptiste : Et sans ton nom ?

Elle : Je serais une brune tirant sur le roux, yeux verts, jambes lourdes...

Baptiste : Et sans ton corps ?

Elle : Je te vois venir, tu m'effeuilles. Eh bien je serais ma quête de la vérité !

Baptiste : Et sans ta quête, que reste-t-il ?

Elle : La vérité.

Baptiste : Et toi qu'es-tu devenu pendant ce temps ?

Elle : Rien... Peut être Tout, je n'en sais rien...

Baptiste : Le « Royaume » n'est ce pas ?

Elle : Baptiste, la vie te changera, tu sais.

Baptiste : Peut être, mais comme toi, je reviendrai au lieu de la Vie.

**ELLE**

Que les parents de Baptiste pardonnent la liberté qu'ELLE a prise de transcrire la communication silencieuse de Baptiste, sans paroles, en mots et concepts forts gauches que pour rien au monde il n'aurait voulu utiliser. Son silence a exprimé tellement plus. Mais ELLE, tombant dans sa vieille habitude de parler, ne put s'empêcher de raconter à ceux qui ne l'avaient pas vu, une infime partie du sens de leur entretien.

# BIBLIOGRAPHIE

D.T. SUZUKI — Manuel de Bouddhisme Zen, coll. Mystiques et Religions, éd. Dervy-livres, 1981.

La lecture de cet ouvrage, composé dès 1934, est doublement recommandable. Premièrement, parce qu'elle ne va pas rebuter ceux que l'étude longue et fastidieuse des *Essais sur le Bouddhisme Zen* aurait fait reculer. Deuxièmement, parce que c'est le seul, actuellement le seul, recueil des textes les plus précieux et les plus représentatifs de cette noble Ecole, en Chine et au Japon. A ce sujet d'ailleurs, l'auteur ne fait aucune distinction entre les Maîtres Chinois ou Japonais, bien qu'il les cite séparément, voulant montrer par là qu'il existe une originalité et une unicité de Philosophie, ou plutôt de cette expérience directe de la Réalité. Et les textes sont là pour le prouver : citons par exemple la Prajnaparamitahridaya (Shingyo), le Sutra du Diamant, le Sutra Iankavatara ; le Shinjin-No-Mei, les dix Tableaux du Dressage de la Vache, le Chant de la Méditation de Hakvin. La suprême leçon : « le vide est la forme, la forme est le vide... » Il n'y a rien à trouver, tout est là, à condition, de ne rien repousser, de ne rien préférer, de ne plus chérir d'opinions... Gare : « une différence d'un dixième de pouce, et le ciel et la terre sont séparés ». Une recommandation : « obéissez à la nature des choses »... et cette affirmation : « Un en tout, Tout en un, si seulement vous réalisez cela, vous n'avez plus à vous inquiéter de vos imperfections... » Puisque « l'Illumination dépasse les limites étroites de l'intellect », les textes sont accompagnés de présentations ou de commentaires succints. Ces textes sont d'inestimables phares pour nous guider vers notre Nature Propre, si proche et si lointaine. L'obstacle de la double traduction — Suzuki qui a traduit en anglais, a été traduit en français — n'apparaît pas ; mais il faut se laisser entraîner par la puissance libératrice de cet enseignement, un des plus susceptibles qui soit au monde, de nous « bouleverser », pour nous guérir du mirage de l'ego.

R. O.

BEETHOVEN : Sonate opus 110 Sonate opus 111  
SCHUMANN : Carnaval opus 9, Scènes d'enfants opus 15  
BRAHMS : Deux Rhapsodies opus 79, Trois Intermezzi opus 117  
Six pièces opus 118

Inger SODERGREN, piano : 3 disques Calliope en coffret à prix spécial.

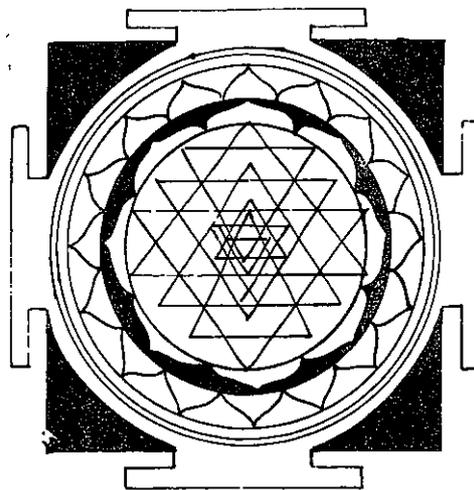
Si le livre reflète l'expérience intellectuelle ou spirituelle de l'écrivain, le lecteur, une fois certaines précautions prises, est invité à une rencontre que Métanoïa tente parfois de favoriser. Par contre, l'enregistrement musical est un message à deux degrés, deux niveaux d'expression ; l'œuvre proprement dite et son interprétation. Il y a donc double traduction d'une expérience donnée, d'une source d'inspiration. En musique, on s'interroge toujours sur le contenu et la signification de cette expérience qui pousse à écrire des notes illisibles au profane et qui ne sont finalement, toujours, rendues à la vie qu'au niveau de l'art (technique) et de la compréhension de l'interprète. Nous supposons donc que Chopin a été son meilleur interprète au piano, et Bruckner, à l'orgue : celui-ci d'ailleurs se gardant de laisser à la postérité une œuvre pour orgue... On sent bien qu'il y a un hiatus entre l'*être* du compositeur inspiré et l'*être* de son interprète quelles que soient les qualités techniques d'interprétation de ce dernier. Et ce problème n'existe pas au niveau de l'écrivain, et du typographe par exemple...

Dans ces trois disques, pourtant, il semble qu'Inger Sodergren ait trouvé la plus immédiate proximité de chacun des auteurs qu'elle interprète, et non des moindres : Beethoven, Schumann, Brahms. Précisons de suite qu'elle dispose d'une maîtrise absolue de la technique pianistique et d'une absolue liberté de cette technique. L'intérêt est au-delà : on a l'impression, à l'entendre, d'une révélation du contenu de ces œuvres qu'on croyait si bien connaître. On a l'impression d'être touché pour la première fois par le message provenant de l'expérience initiale du compositeur. Quelle expérience ? Ces œuvres, de musique pure, ne deviendront rien, (pas même le Schumann !) et surtout pas ces états de conscience qu'un romantisme de bas étage s'est toujours complu à étaler, et qu'on prête si volontiers aux musiciens. Écoutons plutôt les deux mouvements de l'Opus 111 de Beethoven, les pièces qui composent le Carnaval de Schumann, l'Opus 117 ou 118 de Brahms... grâce à l'« objectivité », la science, mais

aussi la ferveur, l'héroïsme de tempérament d'I. Sodergren, on y découvre une expérience de l'Être, à la source, de la Connaissance originelle : cela n'est pas uniquement dans le texte, pas uniquement non plus dans l'interprétation, et il faut savoir l'écouter dans « mon » silence. Car le feu qui a brûlé ces trois artistes pourtant bien différents nous blesse et nous éclaire à notre tour et nous retrouvons soudain cette certitude que « Cela est » éternellement couvant sous les cendres de nos existences trop banales, ce mal-vécu de l'ego. Il est, il y a, de l'infiniment beau, adorable, fraternel, innocent, sain et pur, malgré les miasmes produits par l'illusion dualiste. Dans ces musiques dansent des reflets de souffrance ou de joie, qu'on peut percevoir exclusivement comme tels au niveau de nos représentations esthétiques mais on peut aussi y découvrir des jaillissements, des reconciliations, le rayonnement de l'enstase qui s'est réalisée malgré cette tragédie. A de certains moments, ces musiciens ont vu, au-delà de leurs fantasmes tout pareils aux nôtres, le Visage inaltérable de l'Inconnu et c'est précisément cette impression ineffaçable qui leur a donné la force et le bonheur de créer, leur ouvrant l'accès de notre vie profonde. Parfois même, il arrive qu'on se demande si l'interprète n'a pas été meilleur medium de cette vibration reçue par le compositeur lui-même, dépassé... Dans ce cas notre admiration la plus reconnaissante s'offre à l'interprète qui a su restituer ces merveilles, éclairant ainsi la transparence nullement évidente du chef d'œuvre. Si le génie du compositeur a exprimé l'essentiel de telle expérience cruciale et si l'innocence de l'interprète, plutôt que son « métier », a favorisé la transmission du message, je ressens à mon tour cette certitude : que Cela n'est pas absurde...

R. O.





# POESIES

Du Grand

« SANS-FONDS »

Jaillissent

les Mondes

Du Grand

SILENCE

naît

L'ETOILE

Et

le VER

Du Grand

« SANS-FOND »

perle

la ROSEE

Dans le Grand

SILENCE

VIE

de la vie

danse

L'IMMORTALITE

mort

de la

MORT

L'EVEIL

EST LA

tranquille

Assis dans

SON SECRET,

non-caché

tout

VIVANT

tout

VIBRANT

« JE »

Andrée

## Récréation

Sept jours sont passés.  
Sept ?  
jours ?  
passés ?  
D'où parlons-nous ?  
Qui interroge ?  
formes de la Terre  
Surgissement du Ciel.  
L'Etre est sans question  
Regard  
de celui  
de celle  
ni sac  
ni os  
qui, sans question ni réponse,  
est établi dans sa transparence

Louis-Marie